
COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF
SUR
L'ALPHABET LIBYQUE,

PAR
M. J. HALÉVY.

Depuis la publication de mes *Études berbères*, qui date de 1874, je n'ai jamais trouvé l'occasion de m'occuper de cette branche d'études. Cette occasion se présente à l'heure qu'il est, grâce à trois intéressants mémoires que MM. V. Reboud et A. Letourneux ont bien voulu m'envoyer, il y a quelques semaines, et qui m'étaient tout à fait inconnus. Le mémoire de M. Letourneux a été inséré dans les actes du Congrès des orientalistes de Florence, et a pour but de contester les valeurs que j'ai attribuées à quelques lettres libyques. Les deux autres mémoires, qui ont M. le D^r Reboud pour auteur, contiennent deux nouveaux recueils d'inscriptions libyco-berbères d'une grande valeur, entremêlés de diverses considérations en faveur du déchiffrement proposé par M. Letourneux. En face de contradictions aussi formelles qui émanent de savants parfaitement compétents dans la matière, j'ai le devoir de rechercher si les valeurs qu'ils proposent peuvent être acceptées. La question

ne comporte d'ailleurs pas de longs développements, car il ne s'agit que d'examiner les arguments de M. Letourneux, puisque M. le D^r Beboud n'en fournit pas d'autres.

M. Letourneux classe les inscriptions libyco-berbères en trois catégories. Abordons les deux premières divisions qui intéressent notre sujet.

A. *Inscriptions de Tugga*. Ce texte fondamental pour le déchiffrement de l'écriture libyque fournit au moyen de noms propres les valeurs certaines de dix-sept lettres \odot , \leftarrow , \square , \Rightarrow , \mathbb{M} , \succ , \lessdot , \Leftarrow , \parallel , \beth , \lrcorner , \boxtimes , \boxminus , \circ , \ni , $+$, qui correspondent aux lettres sémitiques ב, ג, ד, ו, ז, ט, י, כ, ל, מ, נ, ס, פ, צ¹, ר, ש, ת. Le nom mutilé $\ni\circ\cdot\boxtimes\cdot?$ qui rend le nom punique עבארש , montre qu'en libyque comme en tiffinagh le point ou *tagerit* (équivalait à la semi-voyelle א). Je ne m'explique pas pourquoi M. Letourneux ne parle que de « seize lettres, indépendamment du point ou *tagerit* (p. 2) », la valeur \lrcorner pour le libyque \mathbb{M} étant parfaitement garantie par l'équation $\ni = \lessdot \mathbb{M}$ où cette sifflante se trouve deux fois. Cette légère inexactitude, produite à coup sûr par une simple inadvertance, devient malheureusement le point de départ de sa contestation en ce qui concerne la lettre

¹ La notation de \boxtimes par \boxminus est de pure convention et a pour but de distinguer dans la transcription hébraïque les lettres \beth et \boxtimes qui, dans l'inscription de Tugga, sont rendus toutes les deux par le *samek* phénicien. La prononciation exacte du \boxtimes n'est pas facile à déterminer.

—, à laquelle il assigne la valeur *z*. On vient de voir que le *z* est déjà représenté par \equiv , et comme il est fort improbable qu'il y ait deux signes aussi différents pour la même lettre, on peut en conclure que le — n'est pas une sifflante, car les sons de cette catégorie sont représentés au complet par les signes \equiv *z*, \sqsubset *s*, \times *š*, \succcurlyeq *š*, \equiv *th*, et il n'y a plus de place pour d'autres.

Ayant écarté la valeur *z* pour —. je dois exposer les raisons qui m'ont déterminé à lui assigner la valeur d'un \aleph . Ce sont les deux suivantes :

1° Au point de vue de la forme, on observe que le point constitue d'ordinaire la réduction d'une ligne comme le prouvent les variantes libyco-tifinagh \equiv — ÷ = ÷, *gh*. Le point ou *tagerit* suppose également la forme plus complète d'une ligne horizontale avec la valeur de \aleph ;

2° Ce signe forme la première radicale du mot \equiv || —, c'est-à-dire *xlgh*, qui signifie « fer ». Ce mot ne pouvant qu'être assimilé au vocable touaregh *allegh* « lance en fer », il en résulte que — est la voyelle *a* ou la semi-voyelle \aleph .

M. Letourneux n'essaie pas d'infirmer le premier argument, d'autant plus solide qu'il est purement paléographique et impersonnel. Son objection contre le second, à savoir que les voyelles initiales ne sont pas exprimées en libyco-tifinagh, est invalidée par l'exemple qu'il fournit lui-même du double emploi du point dans le nom \succcurlyeq ○ ○ ○ = עבארט, pour indi-

quer les semi-voyelles \aleph et \beth . Or, pour nous, la ligne — n'est qu'une variante graphique du point. Ainsi donc la lecture *alleggh* de $\equiv \parallel -$, loin d'être fondée sur une « exception illogique », comme M. Letourneux s'est plu à l'affirmer, repose à la fois et sur un fait paléographique et sur une nécessité philologique, circonstances qui ont, dans tous les cas, plus de poids que la lecture impossible *ouzel* qu'on suppose pour ce mot, et qui ne tient aucun compte de la troisième lettre $\equiv gh$, comme si elle n'existait pas. Du reste, le mot kabyle *ouzzel* est contracté du phénicien 𐤒𐤓𐤕 ; c'est un mot étranger qu'on ne s'attend pas à voir figurer dans un texte aussi ancien que celui de Tugga.

Au sujet de la lettre \equiv , je regrette de dire que la contestation de M. Letourneux repose de nouveau sur une inadvertance. En effet, dans l'inscription de Tugga, la seule valeur que j'ai assignée à cette lettre est celle de *gh*, non celle de *a*, *o* (*Études berbères*, p. 14 et 16), et le seul mot dans lequel elle figure, $\text{I O } \div \beth$, a été transcrit par moi *ischgheren* (p. 21). Quant à voir d'après le tfinagh un *dj* ou *j*, cela ne se soutient pas un seul instant, car la forme *âsdjar* ou *asjar* appartient à certains patois et n'existe pas dans la majorité des dialectes.

Je serai plus bref au sujet de quelques autres assimilations de lettres libyques à des lettres arabes, que M. Letourneux admet dans son premier tableau (p. 4) sans en donner la moindre démonstration. On les trouvera dans la liste ci-après :

Somme toute, l'inscription de Tugga permet d'établir les valeurs contestées ainsi qu'il suit :

1. Le \equiv est un *z*, non un *ط* ou un ض . Preuve : $Z \equiv \equiv = \text{זזז}$ zazai.

2. Le \succ est un *tét* ط , non un θ , ث , ou un *t*. Preuve : $\text{I } \square \succ = \text{טמן}$, $\succ \times \succ = \text{טפט}$.

3. Le \equiv est un θ , ث , non un *t*, ت . Preuve : $\equiv \succ \square \times \succ = \text{תממת}$, comparé au kabyle *thamet't'outh* « femme ».

4. Le \succ est un ش (ش), non un ص . Preuve : $\succ \circ \square \circ = \text{עבארש}$, $\circ + \succ \square = \text{עבעשהרת}$, $\succ \succ = \text{אשי}$, $\succ \times \succ = \text{טפט}$.

5. Le \equiv est un *gh*, non un *dj*. Preuve : $\circ \equiv \succ = \text{asghar}$.

Reste le signe — qui n'est pas un *z*, mais dont la valeur \times que je lui attribue, faute d'exemples décisifs, n'est que vraisemblable.

B. *Inscriptions du type de la Chessia*. Dans ces textes que j'appelle simplement numidiques, l'écriture se dirige de bas en haut en lignes verticales. Les lettres qui étaient droites à Tugga sont couchées en numidique et celles qui étaient horizontales se sont dressées verticalement. Ainsi les signes de Tugga —, \leftarrow , \square , =, Z, \leftarrow , \parallel , \square , I, \square , \equiv , \div , \times , \times , \succ , \equiv s'écrivent en numidique I , I , \square , \parallel , N , I , =, \square , —, \square , III , \cdot , \times , \times , W, I . Cette conversion est surtout nécessaire en ce qui concerne les lettres libyques dont la valeur diffère suivant leur position, comme —, \times (?) et I n; \square d, \square m et \square s; = w et \parallel l; les autres qui ont des formes moins sujettes

à confusion, suivent la nouvelle direction plutôt par habitude graphique que par nécessité, et peuvent par exception conserver l'ancienne position.

Ici les contradictions de M. Letourneux se manifestent de nouveau, mais d'une façon qui m'étonne quelque peu. Le — de Tugga, d'après lui un z, correspondant exactement au 1 de la Chessia, devait logiquement être aussi un z; eh bien non, M. Letourneux l'assimile au 1 n libyque en dépit de la loi de conversion qu'il reconnaît lui-même. Cette loi écartée, M. Letourneux pourrait aller plus loin et admettre par exemple que le || numidique équivalait au || l de Tugga. Cependant ce savant s'arrête en chemin et se contente de voir un z dans le — de la Chessia, lequel serait ainsi l'équivalent non converti du — de Tugga. Dans ces conditions, nous devons répéter à propos du premier ce que nous avons établi dans le paragraphe précédent relativement à ce dernier, à savoir qu'il ne peut pas être un z. Nous écartons aussi sans la moindre hésitation l'hypothèse de M. Letourneux, d'après laquelle ce — de la Chessia se serait produit par négligence du □ s (non z) libyque (p. 7). Ce caractère, quoi que dise M. Letourneux, se trouve plusieurs fois en numidique parfaitement tracé (*Études berbères*, liste alphabétique, p. 124-

130). Dans le nom $\frac{1}{\square}$ (142) le □ figure entre deux

— et mon savant contradicteur hésitera probablement à transcrire ce nom s, s, s, n. La seule preuve

sérieuse en faveur de la valeur s pour — est la tran-

scription latine *Sactut* du numidique $\begin{array}{c} + \\ + \\ \uparrow \\ - \end{array}$, mais la dif-

ficulté peut être levée en supposant dans cet exemple unique soit que le S du latin a été négligemment tracé au lieu de N, soit que le — du numidique est un fragment de \square . Tout épigraphiste prudent aimera mieux admettre une unique erreur de scribe que des déformations systématiques et nombreuses dans des textes indépendants. Quant à l'existence de nos jours, dans la région de la Cheffia, de noms tels que *Çmeida* et *Iezid*, elle n'est de nulle valeur pour l'époque préislamique, puisque ces noms sont d'origine arabe et ne se trouvent ni chez les Libyens ni chez les Phéniciens.

Le problème le plus important, mais aussi le plus difficile à résoudre est toujours celui qui concerne la valeur de la lettre numidique \uparrow qui, logiquement, doit coïncider avec le — libyque. D'après M. Letourneux ce serait le \uparrow n libyque non retourné par exception. Cette opinion mérite la plus grande attention, car les preuves dont M. Letourneux l'appuie sont réellement frappantes. En premier lieu, on trouve les noms *Chinidial* (83) et *Nabdhsen* ou *Nab-*

dasen (74), rendus en numidique $\begin{array}{c} = \\ \sphericalangle \\ \square \\ \uparrow \end{array}$ et $\begin{array}{c} | \\ \times \\ \square \\ \square \\ \square \\ | \end{array}$. En second

semble indiquer que dans certaines régions puniques on aimait à ajouter la nasale aux noms qui se terminaient par une voyelle, absolument comme la transcription grecque *Σολομών, Φαραών* en face de l'hébreu *המלך, הַפָּרֹעַ*. Je dis « certaines régions », car l'usage flottait évidemment, et l'on trouve aussi les formes vocaliques *אש, תא, מרע*. Ainsi donc, quand on invoque la transcription sémitique, il faut tenir compte de l'orthographe antérieure, devenue rare parce qu'elle ne répondait plus à la prononciation populaire. Or, celle-là ne montre pas de *ı* final. Il y

a plus, le nom si transparent $\begin{matrix} \equiv \\ \Sigma \\ \uparrow \end{matrix}$ (16), garanti en

même temps par les formes latines *Caesule (Mas)cizel* et par les variantes libyques $\begin{matrix} \equiv \\ \square \\ \uparrow \end{matrix}$ (181) et $\begin{matrix} \equiv \\ \Sigma \\ \uparrow \end{matrix}$ (193)

se trouve aussi orthographié $\begin{matrix} \equiv \\ \Sigma \\ \uparrow \end{matrix}$ où le \uparrow ne semble guère être qu'une voyelle. Semblablement, devant des va-

riantes telles que $\begin{matrix} \equiv \\ \uparrow \\ \square \\ \uparrow \end{matrix}$ (188 *passim*) et $\begin{matrix} \equiv \\ \square \\ \uparrow \end{matrix}$ (187), $\begin{matrix} \uparrow \\ \odot \end{matrix}$ (11)

et $\begin{matrix} \uparrow \\ \odot \end{matrix}$ (183), $\begin{matrix} \equiv \\ \uparrow \\ \square \\ \uparrow \\ \Sigma \end{matrix}$ (44) et $\begin{matrix} \equiv \\ \uparrow \\ \uparrow \\ \Sigma \end{matrix}$ (17), $\begin{matrix} \equiv \\ \equiv \end{matrix}$ (166, 226) et $\begin{matrix} \uparrow \\ \equiv \end{matrix}$

(201) et d'autres de ce genre, l'idée que la lettre *ı*

exprime une voyelle, s'impose naturellement à l'esprit et il faut des preuves bien solides pour affaiblir cette impression.

Passons maintenant aux transcriptions latines qui constituent des preuves vraiment imposantes en faveur de l'équation $1 = n$. Disons d'abord que l'équi-

valence de *Chinidial* et $\begin{matrix} = \\ \lesssim \\ \square \\ | \\ \uparrow \end{matrix}$ est corroborée par un nou-

vel exemple que je viens de trouver dans le bilingue

de Bordj Halal, où le libyque $\begin{matrix} + \\ \square \\ \circ \\ | \\ \uparrow \end{matrix}$ est rendu en pu-

nique כנערדעה. Cependant, les exemples de ce genre ne suffisent pas à eux seuls pour emporter la conviction, à cause de leur nature de mots composés. En effet, ces deux noms ont pour premier élément le monosyllabe $\begin{matrix} | \\ \uparrow \end{matrix}$ qui, comme ses congénères $\begin{matrix} | \\ \times \\ + \\ \circ \end{matrix}$, ne paraissent devoir leur nasale qu'à une prononciation locale. Il reste donc un seul exemple inattaquable, celui de la transcription *Nabdasen* pour

$\begin{matrix} | \\ \times \\ \square \\ \square \\ \circ \\ | \end{matrix}$

qui renferme deux *n* à la fois. Malheureusement le $|$ final n'existe pas dans le texte publié par M. le général Faidherbe, et M. Letourneux lui-même ne se

prononce que très dubitativement sur son existence. Par un hasard des plus curieux, ce trait final manque aussi dans le second exemple de ce nom dans le *Recueil* de M. Faidherbe (55). Voilà l'autorité de l'*n* finale assez réduite; mais, fût-elle même bien établie, elle n'assurerait nullement la valeur *n* pour —, à cause de son caractère de finale. Nous n'avons donc comme indice de cette valeur que l'*n* initiale, mais dans ces conditions il est permis de se demander si, en raison du caractère très défectueux du texte latin, on peut avoir confiance dans la lecture de cette lettre. En effet, outre la forme indistincte entre H et A dans le premier nom, il est presque certain que le nom du père écrit *Cotuza(nis)*, correspond au numidique
 |
 •
 III et doit être par conséquent *Coiuia* ou *coiaha*. Ceci
 ^
 peut nous rendre méfiant à l'égard de l'*N* initiale, laquelle pourrait bien représenter une *H* primitive et prosthétique semblable à la forme *Himir* (35) pour *Imir*.

Les considérations qui précèdent suffisent pour faire voir l'impossibilité d'établir la valeur exacte de la lettre numidique | au moyen des transcriptions punico-latines, que nous connaissons à l'heure qu'il est. J'ai cité plus haut les formes puniques *ⲛⲱ* et *ⲛⲛ* à côté de *ⲡⲱ* et *ⲡⲛ*, mais le fait le plus curieux c'est que les transcriptions latines d'anciens noms berbères ne montrent pas trace d'*n* finale. Les noms tels que *Jugurtha*, *Masinissa*, *Hierta*, *Massugrada*, *Masgaba*,

Sabrata, etc., témoigneraient plutôt en faveur du caractère vocalique de la lettre en question. La réflexion suivante semble aussi conduire à la même conclusion. Les textes numidiques se distinguent par l'absence du point ou *tagerit* au commencement et à la fin des mots; on ne le trouve que dans l'intérieur des vocables. Comme il est invraisemblable que la notation des voyelles radicales ait été systématiquement négligée dans les cas les plus urgents, on est amené à penser que le signe I, qui se trouve précisément à l'endroit où l'on s'attend à voir le *tagerit*, ne soit autre chose que l'équivalent de celui-ci, et par conséquent une semi-voyelle.

Mais en voilà assez sur cette lettre douteuse. Quant aux signes numidiques III et ≡, je crois toujours que la transcription respective par *z* et *n*, est exacte; seulement ces lettres, conformément à l'usage de l'orthographe néo-punique, sont souvent réduites au rôle de voyelles vagues. L'opinion de M. Letourneux d'après laquelle ces deux lettres exprimeraient toujours le son *g* à la fin des mots, et équivaldraient au démonstratif berbère *agi* « ce », ne me paraît pas acceptable.

Que cette prétendue enclitique ne marque pas l'idée de présence et d'assistance exprimée en latin par *hic fuit* ou *fuerunt*, cela résulte avec certitude de plusieurs textes où le nom du défunt affecte ces finales (44, 58, 62, 68, 107, 191, 196). On regrette en outre de devoir relever dans le mémoire de M. Letourneux la tendance très prononcée à

expliquer les mots libyques par l'arabe. Ainsi, le mot

⌘
 | lu *beni-s*, signifierait *monumentum ejus*, parce qu'en
 ○
 arabe algérien, *benia* désigne un édifice en ruines;

||
 |
 | Namganou équivaldrait à *نعم جانه* *bonus status* (sic)

□ III
 | ⌘
 | ○ Namrasigh à *نعم رازق* *bonis abundans*,
 □ ↑

|
 Namekel à *نعم ثقل* *bonis auctis* (sic), ○ Samâraghib à

○
 III
 ○
 □
 ⌘

واغب سمع *audivit Deus supplicantem* (p. 12, note 1);
 et ces traductions pleines d'inexactitudes et d'ana-
 chronismes prouveraient, nous dit-on, la *logique* du
 nouveau déchiffrement! Il y a plus, M. Letourneux

cite, en confirmation de sa lecture, le nom

||
 ○
 ○
 ○
 □
 |

lit *Naderbal*, sans penser que si la copie était exacte¹,
 la valeur de ⌘ pour | serait définitivement prouvée,
 car *Aderbal* (= *Adherbal*) est un nom classique, tan-
 dis que *Naderbal* n'existe nulle part. Quand on parle

¹ M. le D^r Rehoud lit, si je ne me trompe, □ au lieu de

||
 III
 □
 |
 |

||
 ○
 ○
 ○
 □
 |

tant du système *illogique* des autres, on doit procéder avec plus de précaution.

Mais n'insistons pas. J'espère que MM. Reboud et Letourneux reconnaîtront maintenant que mon essai de déchiffrement ne repose ni sur un entêtement incorrigible, ni sur une fantaisie irréfléchie, comme ils semblent le croire. Je suis et je serai toujours prêt à admettre les corrections que mes honorables collaborateurs pourront introduire dans mes études berbères, pourvu qu'ils les appuient d'arguments sérieux et à la hauteur de la science. La vérité ne peut que gagner au concours de savants aussi zélés et aussi compétents, et je serai le premier à applaudir au succès de leurs efforts.